

Deux lettres de Lisette Vincent à Mimi Thomas

Mimi Thomas a envoyé ces deux lettres, en 2011, à Guy et Renée Goupil avec cette mention manuscrite : « ... après avoir acheté le livre¹ je lui avais écrit. Elle m'a répondu le 15 novembre 1994. Je l'ai remerciée et elle m'a répondu à nouveau »

1 le livre : Un rêve algérien de J-L Einaudi

Lettre n°1

Saint Ferreol, 13 novembre

Chère Madame

Oui, j'ai eu la première imprimerie en Afrique du Nord, en octobre 1933. Durant l'été, en suivant une cure naturiste, je m'étais rendue au Pioulier et j'avais connu les Freinet, dont j'avais déjà entendu parler à Paris et en Belgique. J'ai, ensuite, été enthousiasmée par Freinet. «Papa», comme je l'appelais, par la suite, quand je retournais au Pioulier, Je n'ai pas besoin de vous dire, puisque vous me dites l'avoir connu, tout son «charisme», cette foi qui soulevait les montagnes, cet «Abbé Pierre» d'une pédagogie nouvelle que nous pensions capable de transformer le monde, J'ai immédiatement fait partie de ses «disciples». (Je pense que je dois être l'une des dernières de ses premiers «compagnons»). Mes deux frères et moi sommes allés en été nous joindre à ceux qui ont bâti la grande maison avec nos bras et nos petites économies. En Oranie, je multipliais les conférences, les démonstrations n'hésitant pas à prendre le train avec un groupe d'enfants, On m'appelait la «VRP» (en ce temps il n'y avait pas ce sigle) de la pédagogie

Mais je faisais partie du «Groupe Français d'Éducation Nouvelle» sous le patronage de Langevin et Wallon, mais dirigé par Madame Secler-Riou. Ainsi, je participais, aux congrès d'Éducation Nouvelle à Elseneur, Bruxelles, Paris, Cheltenham, où je présentais le matériel de la CEL. Mon plus cher ami était Adolphe Ferrière qui avait créé une école nouvelle à Lausanne : «Le home chez vous» où je me rendais après les cours de l'Institut Jean-Jacques Rousseau. Je lui étais si reconnaissante de m'avoir conduite sur le chemin du naturisme grâce à son livre «Cultiver l'énergie» paru à la CEL. Je vous dit tout cela parce que vous serez certainement sur prise de ce qui pourrait passer pour une trahison dans ma lettre à «La Nouvelle Critique», Avec le recul, je comprends que j'ai l'écrite avec un élan «passionnel», qu'il y avait du vrai dans mes critiques, Dans ce domaine, comme dans celui de mes idées, je n'avais pas pris conscience de mon attachement à un «mythe : mythe du communisme, mythe de l'URSS, mythe d'une pédagogie capable de créer une humanité différente et fraternelle. Mais que les réalités étaient tout autres et il demeurait notre esprit de nous passionner pour toutes ces techniques qui transformaient notre vie d'éducateurs, qui faisaient aimer l'école à nos élèves, qui leur apprenaient la vie collective, la recherche, l'amour du travail bien fait. Malheureusement, cela ne se retrouvait pas dans leur vie familiale et sociale et surtout en Algérie ! Pour être honnête, c'étaient nous, les éducateurs qui en tirions le plus grand profit car nous y trouvions un réel bonheur... Mais cela était un fait personnel. Car, dans tous les pays où l'on employait les «méthodes Freinet», on avançait d'un pas et Freinet demeurant, à mes yeux, comme un homme véritable. Ce type parfait de l'honnête homme, un modèle à suivre. Mais j'étais déchiré par le problème de mon jeune frère, un bel adolescent de 14 ans, en pleine santé physique, intellectuelle, morale, qui depuis l'âge de 14 ans était le responsable de la CEL, mais qui, en 1940, dut revenir à Oran, l'école ayant été fermée après l'arrestation du papa en avril 1940. Il avait 17 ans. Mais ce qui pourrait paraître paradoxal, c'est qu'au moment où je faisais ce « réquisitoire », étant directrice à Blida, j'avais repris ma propagande pour les techniques de l'imprimerie à l'école et publié «la Rose de Blida» que je partageais avec les autres imprimeurs, qui se trouvaient surtout en Kabylie. Du reste après la Libération, au dernier congrès du Groupe Français de l'Éducation Nouvelle, à Paris, je crois en 1948, j'ai repris ma place auprès de Freinet. On ne pouvait lui en vouloir, Il était d'un tel rayonnement ! Et nous formions un tel groupe si uni ! Ayant quitté l'Oranie après ma sortie de prison, je fus nommée dans l'Algérois, où je repris mes activités précédentes : exposés, démonstrations. Parallèlement avec ceux de l'équipe nous avons créé un « Groupe Algérien de l'Éducation Nouvelle» dont j'étais la secrétaire et nous avons une petite revue. Je travaillais beaucoup auprès des Écoles Normales. Après Blida, je fus nommée directrice de l'école d'application d'El Biar (Alger). J'avais passé l'examen d'inspectrice, mais

comme il n'y avait de poste vacant qu'en France, je demeurai dans mon pays, avec mes enfants algériens,

Vous avez, chère Madame, en vérité, j'ai surtout vécu ma vie d'éducatrice, Certes, j'ai été militante mais l'essence de ma vie, cela a été ma mission enseignante. Si vous saviez combien je garde en mon cœur, ma petite colonie d'enfants réfugiés d'Espagne ! J'y étais mon petit «Makarenko», ce «poème pédagogique» qui m'avait tellement enthousiasmée et que je n'avais pas réalisé dans ma vie sociale normale.

Voici l'adresse de l'imprimeur : Éditions Dagorno 7/9 passage Dagorno Paris 20^e, A Paris le livre se trouve à la FNAC. Si vous avez un établissement de cette sorte à Brest, profitez pour le demander de l'avoir en rayon. Jean-Luc Einaudi a fait un réel travail de recherches, il a pris un tel soin à tout mettre au clair ! Il faudrait donc qu'il trouve une récompense dans la vente de ce livre qu'il a fait «avec son cœur».

Lisez donc ce livre et, si vous éprouvez le besoin de donner vos impressions, ou vos critiques, n'ayez aucun scrupule ! Tant que je peux servir à quelque chose, je réponds toujours présent, Avec mes sentiments sincères.

Lisette Vincent

Note de bas de page au stylo-bille : 90 % des «imprimeurs» algériens furent expulsés ou emprisonnés durant la guerre d'Algérie.

Lettre n°2

15 janvier

Chère amie

Merci pour votre si gentille carte et pour vos vœux, je vous retourne les miens, tout aussi sincères et fraternels. Vous savez je trouve votre mot «admiration» à mon égard comme presque inconvenant. Il s'est trouvé que j'ai rencontré Jean-Luc Einaudi et qu'il a pensé que ma vie pouvait présenter quelque intérêt. Mais, jamais, croyez-le bien, je me suis sentie différente des autres militants de la CEL ou anticolonialistes. J'ai suivi mon chemin tout simplement. Dès mon plus jeune âge, j'ai été extrêmement sensible à l'injustice, «indisciplinée» par essence, car je me révoltais contre une éducation familiale qui m'opprimait. Mais, prisonnière de l'esprit de mon milieu, je n'avais aucune conscience du fait colonial. Si mon père n'avait pas dilapidé sa fortune, et que je me suis accrochée de toutes mes forces à sortir de cette médiocrité matérielle, j'aurais fait comme mes cousines : apprenant le catéchisme aux enfants, tenant l'harmonium, recevant les dimanches la belle société, et, attendant qu'un prétendant agréé sous toutes les coutures se présente. Je n'aurais eu d'autres horizons. Je n'aurais même pas eu idée d'en avoir puisque tout se passait ainsi, autour de moi. Il a fallu que je débarque dans ce petit village, à ma sortie de l'E.N. pour tomber, brusquement, dans un monde totalement inconnu. Et ça a été le départ pour une autre vie. Et cela, sans être endoctrinée par personne. La réalité s'est imposée à moi, et j'ai aussi perdu ma foi si vive pourtant. Un monde s'est écroulé devant moi. Tout cela n'a pas été sans souffrances et remords. J'ai mis des années avant de voir s'ouvrir devant moi, une route immense, en toute liberté. Et ça a été en même temps, grâce à cet Inspecteur dont je vénère la mémoire, une autre ouverture professionnelle. Certes, j'ai fait, grâce à ses conseils, des stages chez Decroly, et, après sa mort chez sa fidèle disciple, Mlle Hamaïde, à Rome, à l'école Montessori. J'ai suivi les cours d'été de l'Institut J.J. Rousseau à Genève avec Piaget, Claparède et, surtout mon si cher ami Adolphe Ferrière dont le livre édité par la CEL «Cultiver l'énergie», m'a ouvert la voie du naturisme, du végétarisme, aux disciplines strictes de la vie corporelle. Mais dans ma pratique professionnelle je dois tant à « Papa », comme nous appelions Freinet. Et je lui étais reconnaissante, en plus, de m'avoir permis, grâce au livre de Ferrière, de changer ma vie de fond en comble. Je vais avoir 82 ans mais je n'ai jamais varié sur mes principes de vie corporelle. 'ai ajouté la pratique du yoga durant des années. Mais, en novembre 1990 j'ai fait une chute malencontreuse et une cassure du col du fémur (en plus, avec une reprise car la première prothèse a été mal faite). Aussi, depuis, je ne peux plus faire les mêmes exercices du yoga. Mais je me suis arrangée une bonne série de mouvements, dans l'esprit du yoga. Tous les matins j'y passe une heure vingt. (Quand je travaillais, je me levais à 5 heures du matin, car après la gymnastique, je

prenais une douche froide et ensuite des massages. Cela me prenait 2 heures). Maintenant je ne me lève plus si tôt. Je jardine beaucoup après les travaux de ménage, dans l'après-midi. Je bêche, je pioche, je taille, je désherbe. Je mène une vie physique tout à fait normale.

Mais pour en revenir à «Papa». Si vous saviez ce qu'il représentait pour moi ! « Un homme véritable ». Un modèle. Un être d'une grande sensibilité, ouvert à tout, simple, attentif aux autres. On ne pouvait pas ne pas s'attacher à lui. Je ne suis venue au communisme qu'en Espagne, mais « Papa » à mes yeux personnifiait ce que, dans mon esprit, devait être « un communiste ». Et comment ne pas admirer cette sorte de «génie» d'avoir imaginé l'imprimerie qui allait bouleverser tout le comportement de tant d'instituteurs, qui ouvrait tant de possibilités. Combien nous nous sentions tous unis ! Quelle fraternité entre nous ! Sa foi rayonnait en nous ! Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir sa belle figure paisible, son beau sourire, ses yeux affectueux. J'ai été sa fidèle compagne dans tous les Congrès- si bien qu'on me prenait pour sa femme ! (Je ne l'ai su qu'après). Je présentais le matériel. En Algérie on me surnommait «le Commis Voyageur des méthodes Freinet». Combien de démonstrations, d'expositions, de conférences ! Cela a vraiment rempli ma vie, si vous voulez, plus que mes activités dites «politiques», car l'exercice pédagogique était quotidien et constant.

Oui, j'ai aimé mon métier, et j'ai gardé la même orientation , quand j'ai été directrice de collège et inspectrice. Je défendais les mêmes valeurs et j'avais le même amour pour les petits et pour les grands. J'ai eu une belle vie ! Et vous comprenez toute la reconnaissance que je porte à tous ceux qui ont nourri et mon cœur et mon esprit, et «Papa» en particulier. C'est tellement dommage que la CEL n'existe plus. Il serait pourtant si nécessaire que les maîtres d'aujourd'hui soient capables de répondre aux besoins si pressants des générations actuelles. Je suis tant désolée, blessée, indignée souvent, de voir l'attitude des enseignants qui n'aiment pas leur mission, qui manquent de conscience professionnelle. Le seul avantage à leurs yeux, ce sont «les congés», dont la multiplication est effarante. Et ce, aussi bien dans le secondaire que dans le primaire. Je suis des enfants autour de chez moi et cela me révolte. Nous qui avons tellement conscience du rôle formidable que nous conférait la Nation, la société. C'était pour nous un honneur. Pauvre jeunesse... Démission très souvent des parents. Démission presque générale de l'École. Cela me navre.

Ma chère amie, je m'excuse de toute cette copie que je vous inflige. Votre carte si réconfortante en est responsable.

Faites connaître le livre autour de vous. Jean-Luc a fait un énorme travail. Je voudrais tant qu'il soit récompensé.

Je vous assure de mes sentiments bien fraternels et amicaux.

Lisette Vincent

.